

DE L'INSTRUMENTALISATION DES DIALECTES ORAUX

par

Hajasoa RAVOLOLONIRINA

Notre communication se donne pour objet de faire le point sur la situation linguistique à Madagascar dans la mesure où celle-ci rend compte d'une organisation sociale dont les exigences se répercutent à tous les niveaux de la pratique linguistique. Une approche linguistique apparaît complémentaire de l'inventaire historique des faits politiques, économiques, et sociaux, structurés en un schéma explicatif des conditions présentes de développement socio-économiques régional.

Impliquée dans les contraintes d'organisation socio-culturelles, la pratique de la langue dans son évolution est doublement déterminée :

— par le « consensus social » qui, suivant les exigences pratiques de la communication, adopte « naturellement » des mots nouveaux (emprunts, calques, néologismes ...) ou des normes nouvelles (en phonologie, ou syntaxe ...); l'usage constitue ainsi un élément dynamique de l'évolution d'une langue naturelle.

— par une politique linguistique, qui à Madagascar est inféodée à un vaste programme de restructuration sociale, visant à intervenir sur la pratique linguistique, de manière à assurer l'émergence d'une langue unifiée, « le malgache commun » qui consacrera l'achèvement de l'unité nationale. Ce projet (officiellement daté de 1975, *Livre Rouge*) a été un véritable catalyseur de la recherche « tous azimuts » en dialectolog.

malgache, jusqu' alors confinée dans les murs de l' Université et dont les résultats immédiatement utilisables sont les recueils de textes des différents dialectes de l' île.

Dans cette émulation générale et bénéfique, qui traduit une véritable sensibilisation aux cultures régionales, il nous semble opportun de faire aujourd' hui le point sur l' enjeu linguistique que recouvre cet inflexiblement voulu du devenir des dialectes régionaux, convoqués hors du milieu socio-culturel dans lequel ils sont présentement circonscrits et pour lequel ils sont structurellement adaptés, pour participer au destin national. En clair, comment penser l' articulation des dialectes oraux à l' élaboration d' une langue nationale écrite, techniquement conçue comme véhicule des différentes cultures présentes et comme « moyen d' éducation et de développement économique et social » selon les termes de la session d' experts de l' UNESCO sur les langues africaines (Yaoundé 1970).

Au niveau linguistique, cette insertion des dialectes oraux dans un devenir national pose le problème de leur passage à l' écrit ou de leur instrumentalisation. Puissant moyen de diffusion d' une part, l' écriture intervient d' autre part comme élément fixateur d' une langue orale dans la mesure où elle en codifie (ou uniformise) les sons et la grammaticalise (aux sens étymologique et contemporain. La grammaire, préalable obligé de l' écriture, représente le « mode d' emploi » linguistique nécessaire à l' apprentissage d' une langue. Elle inventorie et organise les différentes normes qui justifient le fonctionnement d' une langue et en éclairent la pratique. Entre ces modèles de stabilité que constituent la structure (ou la grammaire) et l' écriture, nous voudrions faire parler l' oralité, dans sa richesse, sa mouvance et sa diversité, pour montrer comment à partir d' un aperçu d' une situation linguistique historiquement déterminée, le problème de l' instrumentalisation des dialectes oraux à Madagascar se pose à tous les niveaux de la description linguistique.

I

SITUATION LINGUISTIQUE A MADAGASCAR

L' HERITAGE HISTORIQUE: VERS UN DIALECTE DOMINANT, LE MERINA ECRIT OU UNE INSTRUMENTALISATION EN RUPTURE AVEC L' ORALITE.

Jusqu' au XIX^e siècle, la pratique linguistique à Madagascar s' exerçait exclusivement dans le cadre de l' oralité, le *sorabe*, écriture inspirée des signes arabes et introduites par les musulmans ayant eu une diffusion restreinte. L' apparition de l' écriture, liée à la politique de conquête de Radama I^{er}, entraîne l' implication des différents dialectes dans le champ

conflictuel du bilinguisme, où l'hégémonie merina se réalise sous la forme d'une domination de l'écrit sur l'oral. Le relais colonialiste en opérant un déplacement dans le cadre du bilinguisme, de l'opposition écrit vs oral à l'opposition malgache vs français, contribue à renforcer la position dominante du dialecte *merina* écrit et à pénaliser les dialectes oraux et ce malgré les ajustements inspirés par la « politique des races » inaugurée à Madagascar par Gallieni.

Le règne de Radama 1er, le passage à l'écriture, l'école au service de l'Etat.

Radama 1er (1810-1828) ouvrit son royaume à l'influence européenne dans l'intention de permettre à son pays de bénéficier des techniques modernes et d'établir une centralisation politique efficace. Il favorisa donc l'entreprise des missionnaires anglais, pour lesquels la diffusion effective du christianisme passait par la traduction de l'Écriture Sainte en malgache. Les missionnaires de la L.M.S. (London Missionary Society) effectuèrent des recherches sur la langue malgache locale, en vue d'établir des conventions permettant la transcription des sons de la langue en caractères latins. Ces recherches, menées à bien sous l'égide de Radama 1er, aboutirent à la codification de l'orthographe malgache en caractères latins, adoptée le 26 mars 1823 par décret royal, ainsi qu'à la traduction de la Bible en malgache.

Fruit d'une double visée idéologique, religieuse et politique, l'instrumentalisation d'un dialecte oral par l'écriture ne vient pas ici relayer l'oralité en lui assurant une « assistance technique » dans sa confrontation au monde moderne. Elles s'instaurent dans le champ de l'oralité dans un rôle doublement messianique : elle annonce d'une part et par le biais de la Bible la fin de l'obscurantisme en apportant le salut des âmes errant jusque là dans les labyrinthes de l'occultisme et de l'animisme. Inféodée à la politique de conquête merina, elle devient d'autre part, l'instrument du pouvoir central présenté comme principe d'ordre et de progrès. L'écriture est mise au service de l'Etat et l'école « joue un rôle essentiel dans la formulation d'une idéologie de conquête », dit F. Raison-Jourde qui ajoute que l'école et l'écriture « témoignent désormais des progrès de l'intelligence humaine, tandis que la littérature orale devient le propre de coutumes campagnardes dépassées, entachées de paganisme » (1). L'écriture intervient dans une relation d'exclusion oral/écrit, dans l'intention de substituer les valeurs dont elle est chargée aux valeurs véhiculées par les cultures orales.

La colonisation : échec de la « politique des races » et renforcement du merina comme dialecte dominant.

Sous la colonisation française qui débuta en 1896, l'enseignement, cadre

(1) Raison-Jourde (F.), 1977

privilegié de la confrontation linguistique, tombe sous le contrôle du gouverneur de l'île, et se voit régenté par bon nombre de circulaires ayant force de lois et qui imposent autoritairement le français comme langue d'enseignement :

«... la langue française doit ... devenir la base de l'enseignement dans les écoles de l'île ... la moitié au moins du temps passé devra être consacrée à l'étude du français et vous ne devez pas hésiter à fermer les écoles où cette règle ne serait pas observée ...» (2).

Cette politique d'assimilation linguistique, alliée à tout un travail de sape visant à «détruire l'hégémonie merina et séparer la population en groupes d'indigènes de même origine administrés par des chefs de leur «race» ne résiste finalement pas à l'exigence d'un enseignement plus réaliste fondé sur l'apprentissage préalable de la langue vernaculaire. D'où un réajustement de la politique linguistique décrit en ces termes par F. Esoavelomandroso : «Entérinant le choix des missionnaires européens qui fixèrent sous Radama 1er (1810-1828) l'orthographe du dialecte merina et aidèrent à sa diffusion par la traduction de la Bible et l'évangélisation, les Français renforcent la primauté de ce parler (dialecte merina). L'administration en instaure l'étude exclusive dans les cours publics de langue malgache créés à Tananarive ou dans certaines villes de province à l'intention des fonctionnaires européens» (3). L'impulsion donnée au dialecte merina qui se développe comme langue administrative et littéraire n'est guère freinée par les corrections ultérieures apportées en matière d'enseignement par les responsables coloniaux qui se prononcent en faveur de la prise en considération des autres parlers locaux. Cette valorisation des dialectes régionaux eût été bénéfique si elle ne représentait pas à cette époque, un nouvel avatar de la «politique des races», dénué de toute sympathie véritable pour les cultures régionales. Le nouveau statut accordé aux dialectes régionaux reste au niveau d'une pétition de principe pédagogique, rarement observé dans les faits.

A ce titre, il est intéressant de rapporter les propos du responsable Cheffaud, en matière de politique linguistique :

«Imposer l'enseignement d'un dialecte écrit, quel qu'il soit, ce serait assumer la prédominance politique de ce dialecte et en même temps le fixer et le cristalliser, empêcher la naissance et l'évolution d'une langue commune, allégée de particularités raciales, plus propre à la traduction des rapports habituels, plus susceptible aussi d'extension, plus apte à l'incorporation du vocabulaire technique répondant aux formes de vie industrielle et commerciale moderne ...» (4).

(2) Journal officiel 8 octobre 1898

(3) Esoavelomandroso (F.), 1976

(4) *Ibidem*

En même temps qu'une mise en perspective du devenir linguistique d'un pays comme Madagascar, Cheffaud montre clairement la différence entre unité linguistique et langue unifiée. L'unité linguistique des différents dialectes de l'île est posée comme acquise. Ce postulat représente pour nous un moment de l'histoire de la linguistique malgache, indissociable des prises de position méthodologiques du structuralisme né en Occident.

L'unité linguistique

Il est certain que les dialectes malgaches présentent d'importantes similitudes soulignées dès la colonisation dans des observations partielles et souvent empiriques, justifiant maintes extrapolations hâtives, comme celle-ci de Julien et Gerbinis :

«Les diversités dialectales ne reflètent que des nuances et non des différences. Elles tiennent surtout à des changements plus apparents que réels, dans l'émission de certaines syllabes finales, l'alternance de certaines consonnes entre elles ... La grammaire et la syntaxe enfin, sont partout, à quelques insignifiantes variantes près, les mêmes ...».

A l'à peu près de ces approximations linguistiques, souvent subordonnées aux normes occidentales, s'est substituée cinquante ans plus tard l'option structuraliste inaugurée en linguistique malgache par S. Rajaona sous les traits du fonctionnalisme (5). On ne saurait nier l'impulsion donnée par la linguistique structurale à la recherche en linguistique fondamentale. Le fonctionnalisme a orienté deux grandes thèses en dialectologie : *La syntaxe du Bara* de B.R. Rabenilaina, et *Le parler Sakalava du Nord-Ouest* de D. Baré-Thomas, pour ne parler que des travaux mis à la disposition du public. La description structurale a permis de mettre en évidence un aspect isomorphe des dialectes de l'île qui présentent «à quelques variantes près» un système phonologique, des normes morphologiques et des normes syntaxiques communs.

La linguistique structurale est résolument unifiante, mais l'unité qu'elle décrit est l'expression d'un choix opéré dans les faits de langue sur le refus de prendre en considération la variante ou la différence. Forte de ses convictions, elle franchit le pas entre une unité structurale de fait et une unification linguistique de droit. Les propos suivants de S. Rajaona nous semblent représentatifs de cette option structuraliste :

«... Nous avons pensé que la publication d'un tel ouvrage pourrait contribuer, d'une façon ou d'une autre, à la solution de certains aspects du problème majeur qu'est la codification d'une langue nationale commune.

En tout état de cause, elle contribuera, du moins nous l'espérons, à une prise de conscience plus nette et plus profonde de l'unité fondamentale de

(5) Rajaona (S.), 1972

notre langue malgré la variété des idiomes qui la composent...» (6).

Dans la pensée linguistique malgache actuelle se dessine une exigence : celle de poser l'unité fondamentale de la langue malgache comme préalable à l'émergence d'une langue nationale. Une telle articulation nous paraît une base difficile dans la mesure où la mise en évidence d'un fonds commun aux différents dialectes régionaux se situe au niveau d'une description théorique, dans la sélection de normes de fonctionnement communes, tandis que l'existence d'une langue unifiée renvoie aux possibilités pratiques de dépassement de la variété en vue de l'usage généralisé des mêmes normes, certes, mais aussi du même fonds lexical.

Dépasser la variété qui prévaut dans la pratique linguistique, ce n'est pas la nier (en la rejetant par exemple dans un au-delà de la description linguistique). Entre réduire les différents dialectes à un seul et même modèle, et permettre à chaque dialecte pris en compte dans sa diversité et la spécificité de participer à part entière à l'enrichissement du malgache commun, s'inscrit l'alternative historique posée à tout pays en matière de langue nationale.

L'ORIENTATION OFFICIELLE : VERS L'INSTRUMENTALISATION DES DIALECTES ORAUX

La politique linguistique actuelle vise officiellement à la réalisation du malgache commun, sorte de supra-langue nationale en laquelle se reconnaîtront tous les malgachophones. «Oeuvre de longue haleine» cependant, l'avènement du malgache commun est pour le moment préparé par la mise en place des dispositifs officiels de la malgachisation, dont les plus importants sont :

- . le développement de la scolarisation et des campagnes d'alphabétisation.
- . la malgachisation de la langue d'enseignement avec comme corollaire, la malgachisation des termes techniques.
- . la publication de recueils de *fitenim-paritany* (corpus et lexiques destinés à l'enseignement).

Le statut accordé aux différents dialectes est égalitaire : «en attendant une langue malgache unifiée, on emploiera le malgache dit officiel et les dialectes des différentes régions de l'île» (7).

Les résultats d'une telle politique sont palpables dans des domaines aussi liés que la recherche en linguistique et l'enseignement. D'autre part,

(6) Rajaona (S.), 1977

(7) Rakotoniaina (J.), cité par *Madagascar Matin* du 26.01.83

nous assistons à un début d'instrumentalisation des dialectes oraux, destiné à combler le handicap qu'ils ont par rapport aux moyens de diffusion que possède un dialecte écrit comme le merina. Il nous paraît nécessaire d'évaluer aujourd'hui les soubassements théoriques d'une telle entreprise, eu égard à l'objectif qu'elle se donne : décrire les dialectes en les transcrivant de façon à favoriser les échanges culturels. Notre critique portera sur les risques d'une instrumentalisation trop mécanique des dialectes oraux.

L'établissement des lexiques, pour utile qu'il soit, ne suffit pas à rendre compte de la spécificité d'un dialecte. L'opposition actuelle lexique de parlers régionaux vs dictionnaire du malgache (*Dictionnaire Malzac...*) si elle rend compte de l'état actuel de la recherche en dialectologie, contribue à reconduire le point de vue unitaire, suivant lequel les dialectes ne diffèrent que par leur vocabulaire, point de vue qu'une description poussée des dialectes nuance fortement.

Si la transcription des dialectes oraux a permis l'utilisation de certains corpus de *fitenim-paritra* dans l'enseignement, elle introduit un élément de fixation des dialectes dans la mesure où, parmi les différentes variantes phonologiques d'un même constituant, les responsables pédagogiques ont dû privilégier une seule forme, fût-ce « la plus neutre possible ».

D'autre part, la transcription pure et simple des dialectes oraux relève d'une conception archivée de l'écriture : il s'agit de sauver les *lovan-tsofina*, condamnés par leur dimension orale à disparaître sous la poussée du monde moderne. Cette option rejoint l'analyse de Françoise Raison-Jourde sur « Le travail missionnaire sur les formes de la culture orale à Madagascar entre 1820 et 1886 ». Elle écrit en effet : « Enfin, et là se situe peut-être l'urgence d'écrire, une prise de conscience commune face au changement religieux et social sur les Hauts Plateaux pousse à consigner pour l'histoire ce qui va se perdre. Ainsi, note l'*Antananarivo Annual* à propos de Malagasy Customs : « Nombre de ces coutumes tombent rapidement en désuétude et ne seront bientôt plus que matière à histoire ». Ainsi encore Dahle dans sa propre préface à *Spécimens of malagasy Folklore* « mon but a été simplement de préserver de l'oubli » (8). Une telle prise de position technicienne en faveur de l'écriture favorise une attitude folklorisante vis-à-vis des dialectes oraux. Nous voudrions à travers la description du dialecte tsimihety, témoigner de la richesse, ainsi que de l'extraordinaire vitalité d'une langue orale.

CHAMP D'ACTION D'UN DIALECTE ORAL

Tous les dialectes oraux apparaissent, à Madagascar comme ailleurs circonscrits dans un milieu rural d'organisation communautaire. A un

(8) Raison-Jourde (F.), 1977

dialecte particulier s'identifie une communauté linguistique donnée, régie par des relations auxquelles ce dialecte se trouve structurellement adapté :

· des relations interpersonnelles, établies dans un contexte précis où la présence conjuguée d'un émetteur et d'un récepteur au moins est rendue nécessaire par la communication orale (contrairement à l'expression écrite qui peut se dispenser de l'un ou l'autre de ces supports personnels). Le message transmis est donc, dans les langues orales, fortement personnalisé. Il en résulte une singulière valorisation de la parole.

Il ne s'agit pas ici de reconduire le vieux débat théorique inauguré par Saussure sur l'opposition langue vs parole et qui reste, sous différentes dénominations encore d'actualité, mais plutôt de montrer comment, en situation d'oralité, la norme (phonologique, syntaxique ...) se trouve subordonnée à la créativité individuelle, aussi bien qu'à la nécessité de transmettre un message avec le maximum d'efficacité. La créativité individuelle s'exprime à travers les réalisations différentes d'un même mot, dont la prononciation n'a pas été fixée par l'orthographe. Ainsi, nous attestons, suivant nos informateurs plusieurs réalisations phonétiques du substitut personnel de lère personne: | za | | zaha | | zaho | ; le verbe *lasa* partir, parti se réalise aussi | *lasaña* | ... etc.

Dans l'acte de communication orale, les interlocuteurs se trouvent dans le même contexte. Ils se trouvent à portée de voix, ce qui les circonscrit dans le même lieu, au même moment: «C'est une autre grammaire qui fonctionne, dans les limites d'un milieu où les interlocuteurs sont par ailleurs co-acteurs avec pour supports, le regard, l'ouïe, le geste, bref une grammaire sensorielle sous-tendue par tout le corps» (9). Cette situation, où le contexte toujours présent instaure le discours dans son univocité, structure l'énoncé dans le sens d'une économie des moyens d'expression :

— certains rapports logiques ne sont pas explicités comme montrent les phrases construites par simples juxtapositions d'énoncés.

Par la juxtaposition d'énoncés, le locuteur peut exprimer: deux faits concomitants, *andro efa harivariva, raha anaty ala* (il commençait à faire nuit, cela se passait dans la forêt); une relation d'identité, *jamba ampotitry ny jiro maiziny ny mazava* (un aveugle près d'une lampe, c'est l'obscurité près de la clarté); la contrainte de linéarité du discours peut être mise à profit par le locuteur qui charge d'une valeur temporelle la successivité de deux ou plusieurs énoncés juxtaposés, *Izy lasaña hely, avy le zalahy* (Lui parti depuis peu, le jeune homme arriva).

La juxtaposition d'énoncé peut aussi exprimer la simultanéité, *Kiaka ny andro, pare koa le rôlahy handeha hamintaña* (Dès le lever du jour, les deux jeunes gens étaient de nouveau prêts à aller pêcher); une relation de

(9) Houis (M.)

causalité, *Tsy molo za tsy molo, za koa molo matahotro anô, za tsy molo, tsy matahotro anô* (Je ne suis pas fou, je ne suis pas fou. Si j'étais fou, j'aurais peur de toi. Comme je ne suis pas fou, je n'ai pas peur de toi); une valeur hypothétique: c'est la première proposition qui exprime l'hypothèse, *Antambo ana, antambo, mirorondrôroña hely tsy antambo ana tsy antambo, mangina anao e!* (Si tu es dangereux descends un petit peu. Si tu n'es pas dangereux, tais-toi!).

La juxtaposition d'énoncés susceptible d'exprimer des relations temporelle, causale ou hypothétique est à rapprocher de l'énoncé complexe comprenant un marqueur de subordination de type *izikoa* ... ou sujet + *koa* + prédicat qui peut exprimer les mêmes relations. Les marqueurs grammaticaux *izikoa* ou *koa* — extrêmement productifs en tsimihety souscrivent par leur polysémie, à l'économie des moyens d'expression syntaxiques.

Le recours fréquent aux substituts personnels est un autre trait de l'oralité. La productivité des substituts personnels de personnes 3ème renvoie à un contexte donné en même temps que le discours, toujours présent à l'esprit des auditeurs, ce qui permet au locuteur de donner d'un terme non plus ce qu'il possède en permanence, à savoir son sens (exprimé une première fois par un syntagme nominal) mais ce dont il peut changer, à savoir sa fonction. Ces quelques traits du dialecte tsimihety (qu'il partage d'ailleurs avec d'autres dialectes oraux comme le sakalava du Nord et le betsimisaraka du Nord) font ressortir un singulier allègement sémantique de la parole car les locuteurs à la différence des usagers d'une langue écrite, n'opèrent pas un repérage constant de leur discours par rapport à leur univers de référence; repérage effectué ailleurs à l'aide de marqueurs grammaticaux spécialisés dans l'explicitation de relations logiques (ex: *noho, raha, rahefa, no, izay* pour le merina).

Cette économie de moyens d'expressions syntaxiques est étroitement liée à un contexte d'oralité qu'il convient de prendre en considération dans toute description linguistique des dialectes oraux. Nous devons d'autre part souligner la souplesse structurelle de ces dialectes qui s'adaptent aux exigences nouvelles de la communication.

Entre l'oralité d'une communauté linguistique homogène (en milieu spécifiquement tsimihety par exemple) et l'écriture se dessine une zone de transition, liée aux phénomènes de contact, que cette situation soit vécue ou non en termes de conflit linguistique, elle entraîne une instrumentalisation spontanée (car non dirigée) de la langue. Le locuteur tsimihety, confronté à une réalité socio-économique plus complexe, y adapte sa langue sans renoncer aux anciennes formes qu'il préserve en milieu tsimihety. Cette évolution se traduit en syntaxe par l'apparition de marqueurs logiques et une spécialisation de ces marqueurs, parfois sous l'influence du malgache officiel (ex: « *izikoa efa* » pour signifier la relation temporelle « quand »). Ces

nouvelles formes syntaxiques coexistent en tsimihety avec celles qui prévalaient auparavant. Elles sont le signe d'une vitalité qui justifient ces propos de M. Houis: «L'oralité, envisagée comme une technique de communication, si elle ne résiste pas en face de l'efficacité de l'écriture, continue pourtant à se perpétuer parallèlement, voire complémentaiement» (10).

En dehors du champ spécifique de l'oralité, la langue vernaculaire se trouve relayée par le malgache officiel (ou le *merina* écrit). On observe un véritable cloisonnement fonctionnel des dialectes, dans la mesure où l'on exprime la réalité quotidienne en langue vernaculaire tandis que pour les tâches administratives, on recourt au *merina* écrit. Ce cloisonnement fonctionnel des dialectes est renforcé par le fait que, dans l'enseignement, l'apprentissage de l'écriture reste, aujourd'hui encore, largement inféodé aux normes du malgache officiel.

II

LES PROBLEMES POSES PAR L'INSTRUMENTALISATION DES DIALECTES ORAUX

Nous ne prétendons pas, dans l'espace de cette communication, proposer au problème de l'instrumentalisation des solutions qui doivent, à notre avis, procéder d'une concertation générale entre informateurs, chercheurs et responsables en matière de politique linguistique. Il nous semble plus pertinent de montrer comment l'instrumentalisation des dialectes oraux par l'écriture, si elle présente d'incontestables avantages, entraîne une «perte» certaine du côté de l'oralité, dans une évolution dont les termes représentent autant de pistes de recherches en dialectologie, en linguistique fondamentale, aussi bien qu'en pédagogie de l'enseignement.

L'instrumentalisation des dialectes oraux qui vise à élargir leur champ de communication de façon à favoriser les contacts linguistiques, est officiellement assumée par les mass media, et principalement par la radio malgache qui offre aux cultures orales un support d'une efficacité incontestable. L'audio-visuel est, à Madagascar, appelé à jouer un rôle essentiel dans les échanges culturels régionaux.

Nous nous limiterons, dans cette analyse, à l'examen de la question du passage de l'oral à l'écrit, dont l'action en profondeur mérite d'être sérieusement étudiée, parallèlement aux urgences pédagogiques, littéraires et historiques qui justifient pour le moment les dispositions techniques prises en matière de transcription des dialectes oraux. Nous nous faisons, à ce propos, l'écho de M. Houis: «On reste trop souvent hanté en Afrique par

(10) Houis (M.), 1971

le pratique, le rentable (...). C'est en fait un bon argument sécurisant; il masque une profonde inquiétude face à une oralité historiquement première, une oralité qui doit s'accompagner d'un effort analytique de clarification conceptuelle dès lors qu'on veut réaliser le passage de l'écrit à une autre mémoire, mais qui résiste d'autant plus à cette clarification qu'elle est appréhendée à travers des modèles occidentaux forgés à l'usage de l'écrit ...» (11).

Le passage à l'écrit implique pour les langues orales, l'explicitation nécessaire de l'univers de référence par une clarification sémantique de tous les rapports logiques et de tous les repères notionnels. L'illustration de cette évolution nous est donnée par le *merina* écrit. Celle-ci entraîne au niveau structurel

— une spécialisation des marqueurs grammaticaux (du type *izikoa efa* qui deviendra plus productif que le marqueur plurisémiq*ue izikoa* dans l'expression de relations temporelles),

— l'abandon, à plus ou moins long terme, de normes de structuration très productives dans le contexte oral, telle la formulation de relations causale, temporelle ou hypothétique par simple juxtaposition d'énoncés, dont nous pouvons constater qu'elle n'existe plus en *merina* (parlé et écrit) qu'à l'état de vestige conservé dans les proverbes anciens du type: «*Ny adala tsy ambakaina, Andriamanitra no atahorana*», litt. «Les fous non trompés, Dieu est craint», «Si l'on ne trompe pas les fous, c'est par crainte de Dieu»,

— une dévalorisation inévitable de la prosodie dont la fonction grammaticale est importante dans les langues orales. Nous pouvons à ce titre déplorer l'absence d'étude approfondie sur le caractère pertinent de la prosodie en malgache.

Ainsi l'introduction de l'écriture au détriment des données de l'oralité pourrait entraîner la perte de «l'authenticité des relations» qui selon Lévi-Strauss, caractérise les sociétés modernes: «Nos relations avec autrui ne sont plus que de façon occasionnelle et fragmentaire fondées sur cette expérience globale, cette appréhension concrète d'un sujet par un autre. Elles résultent, pour une large part, de reconstructions indirectes, à travers des documents écrits. Nous sommes reliés à notre passé non plus par une tradition orale qui implique un contact vécu avec des personnes — conteurs, prêtres, sages ou anciens — mais par des livres entassés dans les bibliothèques et à travers lesquels la critique s'évertue — avec quelles difficultés — à reconstituer le visage de leurs auteurs. Et sur le plan du présent, nous communiquons avec l'immense majorité de nos contemporains par toutes sortes d'intermédiaires — documents écrits ou mécanismes administratifs — qui élargissent sans doute immensément nos contacts, mais leur confèrent en même temps un caractère d'inauthenticité. Celui-ci est devenu

(11) Houis (M.), 1971

la marque même des rapports entre le citoyen et les pouvoirs» (12).

Ces différents traits, auxquels s'ajoutent les phénomènes habituels de fixation d'une langue par l'écriture mettent à jour les différences structurales qui existent entre une langue orale, non encore stabilisée par la norme et une langue codifiée, doublée par l'écriture comme le malgache officiel, aux normes plus aisément systématisables hors contexte. Nous pensons que ces différences ne doivent pas être passées sous silence. Elles méritent d'être assumées dans toute entreprise visant à introduire l'écriture en complémentarité avec l'oralité.

Cette orientation permettrait sans doute de mener les campagnes d'alphabétisation avec un maximum d'efficacité. En effet, certains «blocages» rencontrés au cours de ces campagnes d'alphabétisation peuvent être imputés à une méfiance à l'égard de l'écrit assimilé à un modèle étranger d'une utilité sans doute réduite pour l'expression des tâches quotidiennes et dont la maîtrise peut être confiée à d'autres personnes (les enfants, les notables) susceptibles de gérer les tâches imparties à l'écriture ... Introduire l'écriture en cohésion avec les normes de l'oralité, c'est permettre au plus grand nombre des locuteurs malgaches d'y reconnaître, non seulement leur culture, mais encore leur langue. Cette exigence vaut aussi pour l'enseignement de la langue malgache où l'apprentissage de la norme reste largement tributaire du malgache classique, langue écrite.

En définitive, nous pensons que l'avènement d'une langue véritablement nationale, qui ne provienne pas de la prépondérance d'un dialecte sur les autres dialectes de l'île passe par cette nécessaire étape de l'instrumentalisation des dialectes oraux, ce qui signifie normalisation et passage à l'écrit, mais en complémentarité avec les données de l'oralité. Les quelques problèmes que nous avons évoqués montrent l'urgence d'une réflexion linguistique sur l'oralité et ce, aussi bien au niveau d'une description structurale qu'au niveau d'un repérage des normes contextuelles relevant d'une analyse du discours, domaine encore pratiquement inexploré en linguistique malgache.

(12) Lévi-Strauss (C.), 1958, pp. 400-401

BIBLIOGRAPHIE

- BARE-THOMAS (D.), *Le dialecte Sakalava du Nord-Ouest de Madagascar*.
Thèse pour le Doctorat de 3^e cycle, Université de Paris V, 1971.
- ESOAVELOMANDROSO (F.V.), «Langue, culture et colonisation à Madagascar : malgache et français dans l'enseignement officiel (1916-1940)», *Omalysy Anio* n° 3-4, 1976, pp. 105-165.
- HOUIS (M.), *Anthropologie linguistique de l'Afrique Noire*, Paris, PUF, 1971.
- RABENILAINA (R.), *Description morphosyntaxique du bara*, Thèse pour le Doctorat de 3^e cycle de linguistique, Bordeaux, Tananarive, éditée par FOFIPA, 1974.
- RAISON-JOURDE (F.), «L'échange inégal de la langue», *Annales Economies, Sociétés, Civilisation*, Juillet-Août 1977,
«Le travail missionnaire sur les formes de culture orale à Madagascar entre 1820 et 1886», *Omalysy Anio* n° 15, janvier-juin 1982, pp. 33-52.
- RAJAONA (S.), *Structure du malgache*, Fianarantsoa, Ambozontany 1972.
- RAJAONA (S.), *Problème de morphologie malgache*, Fianarantsoa, Ambozontany, 1972.
- RAVOLOLONIRINA (H.), «Problèmes de la malgachisation de l'enseignement», *Linguistique et enseignement* n° 4, I.L.A. 1978.
- RAVOLOLONIRINA (H.), *Syntaxe du tsimihety*, Thèse pour le doctorat de 3^e cycle, Paris IV, 1981.

FAMINTINANA

Tanjona ho trararina nofidin'ny fitondrana ny fananan'ny firenena teny iray: «ny malagasy iombonana». Ny fampitaovana ny fitenim-paritra rehetra mba ho azo ampiasaina amin'ny endrika an-tsoratra no lalana iray mitondra ho amin'izany tanjona izany. Raha topaza-maso ny zava-misy ny amin'ny teny amam-piteny eto Madagasikara dia tsikaritra fa ireny fitenim-paritra ireny indrindra no maro mpampiasa. Araka izany, ny malagasy iombonana dia tsy hay ho ferana amina fitenim-paritra iray fotsiny ihany fa tokony ho vokatry ny firavonan'ireo haren-tsaina mbamin'ny harem-pitenenana raiketin'ireny fitenim-paritra samihafa ireny.

Anisan'ny lafiny iray manan-danja tokoa eo amin'izany fampitaovana ny fitenim-paritra izany, ny famolahana ny endrika am-bava ananany ankehitriny ho azo ampiasaina an-tsoratra. Fa mialoha izany asa fikarohana izany anefa dia ilaina, farafaharatsiny ny mahafantatra ny satan'ireny fitenim-paritra ireny mitaha amin'ny teny amam-piteny hafa miasa eo amin'ny ombon-teny malagasy. Teo am-piandohana, raha ho heverina ho mitovy lenta ny teny amam-piteny rehetra nampiasaina eto an-toerana (indrindra fa eo amin'ny lafiny haiteny sy eo amin'ny lafiny politika), araky izay hita taratra amin'ireo fepetra samihafa noraisina eo amin'ny sehatry ny fampianarana dia hita kosa, rehefa dinihana ny zavamisy eo amin'ny lafiny teny eto Madagasikara, fa ny mifanohitra amin'izany no mitranga: toa ny tsy fampitoviana lenta indray no mahazo vahana. Ny fomba fandinihana ny fitenim-paritra hatrizay mantsy dia nampisehoana fotsiny hatrany ny maha iray fototra ny teny malagasy. Tsy ampy anefa izany, raha ny fananganana ny malagasy iombonana no tanjona.

Singanina manokana amin'izany ny tokony hanomezan-danja ny tsy fitoviana ara-drafitra eo amin'ny fiteny tsimihety, ohatra, izay fiteny mirafitra ho fampiasana am-bava sy eo amin'ny fiteny merina hany fampiasa an-tsoratra ankehitriny. Heverinay fa io fampisongadinana ny fahasamihafan'ny fitenim-paritra io, na eo amin'ny lafiny voambolana izany na eo amin'ny lafiny fifehazan-teny no hany fomba azo antoka ho enti-manangana ny tenim-pirenena araka ny fenitra ofisialy.

SUMMARY

Instrumentalization of oral dialects which form the overwhelming majority on the linguistic map of Madagascar, is accorded to the present official aims that is to say the research of the promotion of a national language will not be the expression of the prevalence of one dialect over the others, but the result of the merged specific cultural and linguistic contribution of each dialect.

The principal aspect of this instrumentalization is represented by the shift from oral to written language. This shift can't be defined in a coherent way without a previous reflexion about the linguistic and sociolinguistic status of regional dialects.

Nevertheless, facing this levelling point of view concerning the linguistic theory (structural isomorphism of all the malagasy dialects) as well as the linguistic politics (whose aims have been partially actualised in recent dispositions about malagasy teaching), the analysis of linguistic malagasy situation compels us to point out that the unequal situation of the dialects is perpetuated today, because the validity of some aspects of the linguistic description has not been submitted to the linguistic critical process, which concerns the malagasy language today.

We insist on the structural differences that separate an oral dialect such as the tsimihety and the only written dialect which is the merina. We think that taking into account these differences from the lexical point of view well as the syntactic point of view will permit the elaboration of a national written language which would be accorded to the official aims.